

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
<https://lecourrier.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'295
Parution: 5x/semaine



Page: 24
Surface: 83'450 mm²

Ordre: 1078093 Référence: 76330691
N° de thème: 833.019 Coupure Page: 1/2

TOURMENT INTÉRIEUR

RACHEL GORDY Avec sa biographie théâtrale de l'artiste Louise Bourgeois, la comédienne s'empare avec passion d'une thématique brûlante: la place des femmes dans l'art.



«Maintenant, on a la place pour dire les choses, même si ça met mal à l'aise.» ÉRIC ROSET

CÉCILE DALLA TORRE

Théâtre ► Il y a quelques mois, Rachel Gordy nous envoyait son journal de bord depuis New York. Elle y découvrait la fondation de Louise Bourgeois, artiste prolifique ayant traversé presque tout le XX^e siècle, qu'elle incarne aujourd'hui dans son spectacle. *Louis(e)* est une biographie théâtrale de la sculpteure, qui a créé jusqu'à sa mort en 2010. La question de la place des femmes artistes taraudait Louise Bourgeois, née à Paris en 1911, partie vivre aux Etats-Unis et naturalisée américaine. L'artiste doit-il tout montrer de son œuvre? Révéler son intimité, par-delà la honte? «Avec ses dessins de règles à l'encre rouge, elle était à l'avant-garde», détaille la comédienne.

De ces tourments intérieurs, qui sont aussi les siens, Rachel Gordy a créé son premier spectacle, bilingue, avec la metteuse en scène américaine Trisha Leys. «Ça grince. La pièce n'est pas *likeable*. Le seul dessin de Louise exprimant l'apaisement, elle l'a peint à 98 ans.» Pour la créatrice de *Maman*, araignée géante qui trônait notamment au cœur de Genève en 2011, il fallait «faire de l'art pour survivre à la journée et essayer de se comprendre soi-même», raconte la comédienne

dans un café du bout du lac.

Mariée à un historien d'art réputé et mère de trois fils, Louise Bourgeois a commencé à exposer ses œuvres dès les années 1940, mais la reconnaissance est venue tardivement. Il a fallu attendre les années 1980 pour que le MoMA lui consacre une rétrospective, la première dédiée à une artiste femme. La pièce renvoie aussi à des poèmes d'Emily Dickinson, autre figure tiraillée, jamais publiée de son vivant et connue depuis les années 1950 seulement.

A contre-courant

«C'est la première fois que je travaille sur la vie d'un artiste et ça me renvoie plein de choses en miroir. C'est aussi la première fois que je me sens légitime dans ce métier.» Ce qui l'intéresse chez la plasticienne, c'est entre autres le fait qu'elle soit franco-américaine. «Elle se sent bien ni dans un pays ni dans l'autre. Ça me parle, moi qui ai grandi en France dans des petits villages.»

Née à Boston, Rachel Gordy arrive à Paris à l'âge de deux ans, en 1981. Son père, alors prof de philo, avait pris une année sabbatique pour écrire un livre sur le philosophe marxiste Althusser.

Avec sa mère, à l'époque diététicienne, ils se sont finalement installés dans l'Hexagone. «Avec eux, j'ai déménagé dix-sept fois en France! C'est ce truc très américain, 'on n'aime pas, on change'.» Rachel Gordy n'était pas retournée aux Etats-Unis depuis ses 13 ans.

En franchissant l'Atlantique pour aller visiter la Easton Foundation de Louise Bourgeois, elle a ressenti un choc. «Les gens parlaient fort, comme moi, avec enthousiasme. Je ne me sentais pas jugée.» A New York, comme à Berlin où elle vit une partie de l'année et apprend ses textes, elle déplace les points de vue et a le sentiment que tout est possible. «Cette énergie-là me manque ici. J'ai toujours l'impression de déborder.»

Avec le théâtre, qu'elle découvre à 8 ans, Rachel Gordy se glisse vite dans la peau d'autres personnages. «Je suis montée sur scène et j'ai su que c'était ce que je voulais faire. J'aimais me plonger dans quelqu'un d'autre, être de nouveau déplacée de moi-même.» A 17 ans, elle s'inscrit à l'Ecole supérieure d'art dramatique, à Genève. «J'ai failli me faire virer de l'Esad parce qu'il y

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
<https://lecourrier.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'295
Parution: 5x/semaine



Page: 24
Surface: 83'450 mm²

Ordre: 1078093
N° de thème: 833.019

Référence: 76330691
Coupure Page: 2/2

avait des textes que je ne voulais pas jouer. Je les trouvais trop machistes. André Steiger, venu donner un stage, m'avait appelée 'la suffragette' parce que je refusais de l'embrasser sur la bouche le matin!»

La donne a changé dans un climat post-MeToo, mais à l'époque, «j'avais l'impression d'être à contre-courant. Il fallait plaire, être jolie et souriante, ne pas parler trop fort sinon on était considérée comme chiante. On devait entrer dans un cadre.»

Multiplicité de points de vue

Son impression de ne jamais être entendue remonte à cette période, autre point commun avec Louise Bourgeois: «Quand les Surréalistes sont venus à New York pendant la guerre, ils ne lui ont laissé aucune place. André Breton était machiste, il ne voulait pas que les femmes apparaissent sur les photos, ça ne faisait pas sérieux. Mais il faut que ça sorte pour ne pas devenir folle.»

Aujourd'hui, les femmes sont entendues, notamment Siri Hustvedt, l'auteure d'*Un Monde flamboyant*, par qui la comédienne est arrivée à *Louis(e)*. Elle pourrait parler des heures de la romancière et essayiste new-yorkaise, par ailleurs chargée de cours en psychiatrie, auteure d'*A Woman Looking at Men Looking at Women: Essays on Art, Sex, and the Mind*, sur le féminisme, l'art, les neurosciences et la psychologie; l'écrivaine a aussi consacré des essais à Louise Bourgeois.

«*Un Monde flamboyant* est une fiction écrite comme un documentaire. Un ou une universitaire décide de rédiger le portrait d'une artiste plasticienne dénommée Harriet Burden, en étant le plus objective possible, c'est-à-dire en croisant beaucoup de regards.» Un portrait en creux de Louise Bourgeois.

Dans sa pièce, Rachel Gordy a multiplié à son tour les points de vue. «D'un côté, le monde de Louise, de l'autre celui

de Robert Storr, historien d'art lui ayant consacré une monographie.» Un mur gigantesque sépare les deux. Entre eux, Louise enfant ou Louis, que sa mère décide de baptiser ainsi en hommage à son mari, qui voulait un fils. Joué par Sven, le fils de Rachel Gordy, «Louis peut aller des deux côtés. On pourra tout entendre mais on ne pourra pas tout voir.»

D'autres romans contemporains l'accaparent – «m'allonger sur mon canapé et lire», c'est son luxe – *Americanah* de la Nigériane Chimamanda Ngozi Adichie, *L'Arbre monde* de Richard Powers ou l'œuvre de Toni Morrison. «J'ai aussi lu tout Simone de Beauvoir à 16 ans.» Elle vient de terminer *Rouge impératrice*, dernier ouvrage de Leonora Miano – elle continue d'incarner sur les planches un migrant dans *Le Prix du rêve*, adapté de l'auteure d'origine camerounaise et mis en scène par Eric Devanthéry, son compagnon.

Rachel Gordy joue ce solo dans les classes, seule au milieu du public en cercle. Elle est particulièrement émue lorsqu'elle évoque cette représentation donnée devant une quarantaine de migrants, comme un miroir d'eux-mêmes. «J'ai eu un trac monstrueux. Qui suis-je pour parler d'eux? 'C'était moi au milieu. Vous avez mis notre parole au centre', m'a dit un Brésilien venu assister au spectacle.»

Si elle n'aime pas être mise dans des cases, elle se reconnaît volontiers dans l'anticapitalisme – «un mouvement total, de respect, que ce soit de la nature, des femmes, etc., qui englobe le féminisme». Elle se retrouve aussi dans de micro-communautés comme l'épicerie participative du Nid, à Genève. «Ça permet de vivre ensemble et de réfléchir à d'autres modes d'organisation à petite échelle – la base de l'anarchie –, et de constituer des îlots de résistance.» I

Louis(e), du 24 février au 8 mars,
Théâtre du Grütli, Genève, www.grutli.ch